

Avant le christianisme

Autor(en): **Martin, J.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le pays du dimanche**

Band (Jahr): **2 (1899)**

Heft 85

PDF erstellt am: **12.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-248979>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

POUR TOUT AVIS
et communications
S'adresser
à la rédaction du
Pays du dimanche
à
Porrentruy
—
TÉLÉPHONE

LE PAYS

POUR TOUT AVIS
et communications
S'adresser
à la rédaction du
Pays du dimanche
à
Porrentruy
—
TÉLÉPHONE

DU DIMANCHE

LE PAYS 27^{me} année

Supplément gratuit pour les abonnés au PAYS

27^{me} année LE PAYS

Avant le christianisme

Parmi les gloires et les légitimes fiertés de notre siècle, compte au premier rang sans contredit, la supériorité de sa civilisation. Mais ne point reconnaître que dans ses éléments les meilleurs et les plus nobles, elle dérive en lignes droites du christianisme, serait comme vouloir contester au soleil l'éclat de sa lumière et la chaleur de ses rayons. Pas moyen en effet, de révoquer raisonnablement en doute que ce ne soit de là qu'ait découlé dans nos sociétés modernes tout ce qu'il y a de grandes et élevées, tout ce qui y palpite dans les cœurs, de beaux et généreux sentiments. Chose néanmoins étrange et douloureuse à constater, bien que les sociétés demeurent tout imprégnées encore de christianisme, que cette religion soit la base même fondamentale sur laquelle elles subsistent, qu'à leur insu souvent, elles vivent chaque jour de ses bienfaits, une liberté de presse sans nom n'en méconnaît, n'en calomnie et n'en attaque pas moins, sa salutaire influence et ses magnifiques résultats. Non point qu'elle ne se fasse un drapeau des nobles sentiments qu'a suscités dans le monde le christianisme, mais ce qu'elle ne veut et n'accepte à aucun prix, c'est que ce soit de lui que soient venus ces sentiments. Rien n'est pourtant plus en désaccord avec la vérité qu'une telle prétention qui ne s'explique du reste que par une haine sectaire, au pouvoir de laquelle il appartient seule d'obscurcir à ce point les plus élémentaires notions d'histoire. Si simple, est en effet la vérité à cet égard qu'elle se réduit à une pure question d'histoire. Il n'y a presque qu'à en ouvrir les pages au hasard pour voir ce que la cruauté et la corruption avaient fait du cœur de l'homme pour y aper-

cevoir les inconcevables horreurs qui sont, cependant le fond, forment comme la trame et le tissu des mœurs payennes. Le trait caractéristique de la société antique, le premier fait affligeant qui frappe le lecteur, c'est qu'elle repose sur l'esclavage. Or l'esclavage est la plus haute expression du double mépris de l'homme e. du travail. Le mépris de l'un se lie logiquement au mépris de l'autre. Avili le travail des mains, n'a rien que d'humiliant et d'odieux aux regards du païen. Il ne peut donc convenir qu'à un être inférieur et méprisable comme lui. L'esclave est précisément cet être vil nécessaire. Dans cette ancienne forme d'organisation sociale, c'est sur lui que retombera uniquement le fardeau du travail. Aussi le mot de *liberté* n'aura-t-il d'autre sens que celui d'*oisiveté*. Ces esclaves qui proviennent les uns de l'achat ou de la guerre ; les autres nés et élevés dans la maison du maître, peuvent par le genre d'emploi qu'ils exercent, se ranger en trois catégories distinctes : les esclaves de l'intérieur, les esclaves des champs et les esclaves de l'atelier. Les premiers étaient assez nombreux. Même dans les maisons modestes on faisait parade d'avoir beaucoup d'esclaves. C'était une manière de paraître. Aussi la division du travail n'a-t-elle peut-être jamais été poussée aussi loin qu'à cette époque. On avait des esclaves pour ouvrir la porte au visiteur, d'autres pour l'introduire, d'autres pour soulever devant lui les tentures, d'autres pour l'annoncer. On en avait pour porter les plats sur la table, pour les découper, pour les goûter avant les convives, pour les servir. Tel esclave n'avait pour fonction que de dépecer les volailles. Chaque opération de la toilette d'une femme exigeait une esclave spéciale. Bien que tout le soin de l'esclave domestique fut d'étudier la volonté de son maître et de lui complaire, il ne laissait point dans son contact journalier avec lui d'avoir beaucoup à souffrir de ses caprices. Parfois, à cause de

leur trop grand nombre, ils mouraient dans certaines maisons presque littéralement de faim. Les esclaves, nombreux aussi du reste, employés à l'exploitation des fermes, travaillaient d'ordinaire sous les ordres d'un intendant armé d'un fouet. Ils étaient généralement enchaînés et la chaîne qui meurtrissait leur corps, ne les quittait ni le jour ni la nuit. Leur nourriture consistait principalement en de mauvaises olives tombées avant maturité. De l'eau mêlée de vinaigre était leur meilleure boisson. Les plus malheureux de tous cependant, étaient encore les esclaves enfermés dans d'infects ateliers souterrains appelés *ergastules*. Voici la navrante description que nous en donne Apulée, auteur païen du II^e siècle :

« Quels pauvres petits brins d'hommes que j'ai vus là. Toute leur peau enluminée de couleurs livides, imprimées par le fouet sur leur dos meurtri : leurs corps non pas couverts, mais ombragés par une souquenille en pièces ; leur tunique ou ce qu'ils avaient de tunique, laissant à travers les morceaux dont elle était faite, leur personne se révéler de toutes parts, leurs fronts lettrés, c.a.d. marqués de lettres au moyen d'un fer chaud, leurs cheveux rasés pour une moitié de la tête ; leurs pieds dans des anneaux de fer : leur face blême à faire peur ; leurs paupières rougies par les fumeuses ténèbres d'une obscurité chargée de vapeurs etc.

La législation abandonne entièrement l'esclave à son maître. C'est sa propriété au même titre que ses troupeaux et ses champs. Il a le droit d'en user ou d'en abuser à sa volonté. Il n'est pas d'opprobres qu'il ne puisse lui infliger : pas de travaux pénibles dont il ne puisse l'accabler. L'esclave animalisé en un mot autant que le comporte sa nature d'homme, n'est pas traité sur un autre pied que l'animal lui-même. Son maître le vend, s'il y trouve plus de profit. Pour en tirer en ce cas plus d'argent, ainsi que Perse entre autres auteurs, nous le rapporte,

fatigue.

— Arriverons-nous bientôt ? demanda enfin la marquise.

Mais Arnauldet ne répondit rien, et mit un doigt sur sa bouche pour recommander le silence ; puis, écartant les ramures, il désigna de la main quelque chose qui s'agitait, à peu de distance, près d'une masure.

La jeune femme regarda et frémit, distinguant parfaitement les uniformes bleus d'un groupe de soldats qui allaient et venaient, préparant le repas du matin.

— C'est les derniers ; y en a plus maintenant.

— Comment, Arnauldet, ils étaient si près de nous !

— Mais nous passons au travers depuis trois heures ; y en a plus.

Il rit silencieusement d'un air de triomphe

Feuilleton du Pays du Dimanche 6

L'anneau d'argent

Mme de Lescure, habituée à toutes les vicissitudes par l'existence agitée qu'elle menait depuis qu'elle suivait le général à travers toutes les péripéties de la guerre, trouvait donc fort simple de n'avoir qu'un petit cheval de métayer pour la transporter, dans sa fuite, au fond des solitaires campagnes de la Vendée.

Son mari avait exigé qu'elle apprit à monter à cheval, mais la jeune femme s'était d'abord montrée fort peureuse au début de son éducation d'amazone ; fermant les yeux, se cramponnant à la crinière du cheval, elle ne voulait aller qu'au pas, sa monture tenue en main par

un serviteur. Cette fâcheuse poltronnerie avait disparu tout d'un coup depuis le jour où, ayant appris à l'improviste que son mari avait reçu une blessure dans une escarmouche avec les Bleus, elle sortit en courant du château de Clisson, sauta sur un méchant petit cheval mal sellé qui se trouvait là par hasard, et fit d'une traite trois lieues en trois quarts d'heure, par d'affreux chemins, pour aller retrouver le cher blessé. A partir de ce jour, elle oublia entièrement ses craintes et put ainsi suivre le général dans toutes ses campagnes.

Pendant des heures, la marquise et son guide voyagèrent ainsi ; le Vendéen, silencieux, attentif aux moindres bruits, fouillant des yeux la feuillée, et par moments filant dans les chemins creux bordés d'épaisses haies au grand trot du cheval qu'il accompagnait à longues enjambées, sans paraître éprouver la moindre